



L'apport de quelques outils linguistiques à la description de l'humour dans un texte de Raymond Devos

Jean-Charles Chabanne

► To cite this version:

Jean-Charles Chabanne. L'apport de quelques outils linguistiques à la description de l'humour dans un texte de Raymond Devos. *Humoresques*, 2003, 17 (Janvier), pp.11-30. hal-00917891

HAL Id: hal-00917891

<https://hal.science/hal-00917891>

Submitted on 12 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'apport de quelques outils linguistiques à la description de l'humour dans un texte de Raymond Devos

1^{re} édition 1991. Repris dans *Humoresques* 17 « L'humour et l'implicite. Hommage à Raymond Devos », janvier 2003, pp. 11-30.

1) Avant-propos

Le propos du travail engagé était de faire se rencontrer, autour d'un même matériel, des points de vue théoriques différents, venus des champs disciplinaires variés regroupés dans Corhum. À charge pour les auteurs de présenter, chemin faisant, leur propre discipline, ses fondements et ses méthodes, d'abord d'un point de vue général, ensuite, de manière concrète en abordant une étude de cas. Je présenterai ici le point de vue du linguiste.

Je suis sans illusion : en traitant de l'humour du point de vue du linguiste, je sais que je vais décevoir ceux qui voudraient une définition « linguistique » de l'humour, parce que je n'en donnerai pas. De mon point de vue, l'humour ne relève pas d'une définition essentialiste. On fait du terme un usage parfois très relâché, parfois très nuancé, mais jusqu'à maintenant toujours appuyé sur des critères définis a priori. Si le terme humour a un signifié, on s'interroge pour savoir s'il a un référent. Il a des définitions dans les dictionnaires, et chez les auteurs les plus audacieux ; il est en usage : c'est donc qu'il est suffisamment opératoire pour les interlocuteurs ; mais on peut toujours se demander s'il désigne une substance objective, ou la propriété caractéristique de phénomènes objectifs. Je me satisferai de cette situation.

L'objet de la linguistique est originellement la langue naturelle dans ses manifestations *matérielles* : des événements (les énonciations : parler, écrire... répliquer répondre...), et les traces de ces événements, pour autant qu'on puisse les enregistrer (les énoncés, sonores ou graphiques). C'est en priorité sur ces traces que porte son travail. La

linguistique n'a pas immédiatement pour propos de décrire la totalité des phénomènes impliqués par l'activité langagière, en particulier le lien avec l'action et la pensée (c'est l'objet de discipline-frontières, comme la socio- et la psycholinguistique) ; originellement, elle fait le choix d'une abstraction contrôlée en s'occupant d'abord de décrire les régularités qu'elle peut induire de l'observation des constantes au sein de phénomènes complexes et labiles.

En phonologie, par exemple, on néglige les variations locales et individuelles (qui relèvent de la phonétique) pour cerner le système abstrait des phonèmes : d'où l'opposition méthodologique entre langue et parole. Si la parole est le langage dans ses usages réels, la langue est un modèle abstrait, construit en toute conscience par le linguiste. Au sens de l'épistémologie, c'est un *modèle fini* des régularités qui caractérisent la compétence des (inter)locuteurs et qui sous-tend l'intercompréhension.

C'est cette contrainte épistémologique à la base de toute théorie linguistique qui la fonde comme science, parce qu'elle permet d'en éprouver la validité (Khun 1970 ; de Beaugrande & Dressler 1981 : 241) : elle doit fournir des modèles du langage qui s'ajustent aussi précisément que possible :

1. à l'intuition linguistique des locuteurs, manifestée par le savoir réflexif qu'ils en ont et les outils qu'ils se donnent pour la formaliser (dictionnaires, grammaires...) ;
2. aux énoncés réellement observables, dans les corpus enregistrés ;
3. aux demandes d'outils et de résultats formulés par d'autres disciplines ;

4. aux résultats d'expérimentations conduites dans des situations contrôlées ou naturelles.

On partira du fait empirique que certains énoncés sont spontanément désignés comme *humoristiques* ou *comiques* ou *drôles*... (le terme *humoristique* est posé par convention comme le terme générique). L'approche spécifiquement linguistique de l'humour consiste non à chercher à définir ce que serait l'humour en soi mais à caractériser les *différences caractéristiques* de cette classe d'énoncés, même si son extension est discutable. Peut-on identifier des formes linguistiques spécifiques de ces énoncés ? Peut-on postuler des processus spécifiques de production pour ces énoncés ?

L'enjeu théorique n'est pas le moindre. En fin de compte, les méthodes et les concepts du linguiste sont-ils pertinents pour caractériser ces énoncés et sont-ils opératoires pour d'autres champs de recherche ? Cette question fait de la description de l'énonciation humoristique une forme de défi, l'occasion d'éprouver sur des phénomènes rétifs la validité des concepts, des méthodes, des modèles disponibles. L'humour pour le linguiste est plus qu'un objet d'étude, c'est une pierre de touche sur laquelle il éprouve ses meilleurs outils, qui le force à venir aux limites de son propre champ de recherche.

La linguistique peut apparaître comme décevante dans cette approche, aux yeux de ceux qui sont enclins aux conclusions hâtives. Mais elle apporte des éléments critiques contre les théories linguistiques spontanées que présupposent d'autres approches scientifiques de l'humour. L'intérêt est dans leur confrontation constructive, dans l'édification d'un espace de recherche partagé : autour des problèmes retors posés par l'humour, le linguiste croise d'autres chercheurs : sociologues, psychologues, sémioticiens, critiques, ethnologues, philosophes... Il s'engage parfois imprudemment sur leurs terrains, quand ceux-ci font de même sur le sien. Rappeler l'intérêt des convergences disciplinaires, c'est une évidence pour les membres de

CORHUM, mais c'est aussi multiplier les difficultés. C'est le premier intérêt des recherches sur l'humour : elles obligent à une recherche multidimensionnelle.

2) Cadres théoriques : une linguistique du texte

2.1) La linguistique textuelle

Je souhaite ici présenter aussi succinctement que possible le cadre théorique que j'utilise pour aborder le corpus « Devos ». Il s'agit de la linguistique textuelle dans la version de De Beaugrande et Dressler (1981). La linguistique textuelle présente l'intérêt de se développer dans un dialogue serré avec les sciences cognitives, en accordant sa propre description aux modèles neuro-psychologiques du traitement de l'information. Les modèles linguistiques sont ainsi mis à l'épreuve et discutés dans des modélisations, des simulations ou des expérimentations (Le Ny 1989, Rastier 1989, Sabah 1987-1989 ; cf. la revue *Cognitive Linguistics*).

2.2) Les sept propriétés du texte

R. De Beaugrande et W. Dressler postulent qu'un texte constitue une trace des processus qui sous-tendent l'acte d'énonciation dans sa complexité réelle : le texte « fonctionne dans une interaction humaine » (1981 : 3-12). En conséquence, pour rendre compte de l'ensemble des données, il est nécessaire de formuler des hypothèses sur les dispositifs qui assurent la régularité des interactions verbales. Les auteurs ont postulé que sept propriétés (« standards ») étaient nécessaires pour définir un texte :

1. La propriété de **cohésion** « concerne la manière dont les composants de surface (les mots tels qu'on peut les entendre et les lire) sont mutuellement connectés et constituent une séquence ordonnée ». Cette notion inclut le domaine bien connu de la morphosyntaxe, en particulier (co-variations morphologiques, proformes, mots de liaison, récurrences,

parallélismes...). Dans le texte de Devos, on peut désigner à titre illustratif toutes sortes de phénomènes : le jeu des pronoms *je/vous*, l'emploi de locutions ou *syntagmes lexicalisés* comme « parler pour ne rien dire » ou « trois fois rien », les marques de progression du raisonnement ou d'articulation métatextuelle (« Mais de quoi allons nous parler ? » – « Bon, parlons d'autre chose ! »), etc.

2. La **cohérence** « concerne la manière dont [...] les configurations de concepts et de relations qui sous-tendent la surface du texte peuvent être mutuellement activées et mises en correspondance ». Ce réseau conceptuel n'est pas strictement un « décalque cognitif » de la structure de surface mais, comme dans le texte de Devos, le résultat d'un *calcul implicite* souvent complexe. En particulier, les dispositifs apparemment producteurs de l'humour dans ce texte reposent sur la recherche dynamique d'une cohérence conceptuelle que le texte de surface s'active à rendre impossible en multipliant les incongruités.
3. L'**intentionnalité** correspond au caractère *instrumental* du texte, qui résulte des « intentions de son émetteur, par exemple de diffuser des informations ou d'atteindre un BUT spécifié dans un PLAN ». Les auteurs postulent que ces intentions sont *marquées* par un certain nombre de faits linguistiques observables, dont on ne peut rendre compte qu'en leur donnant cette valeur de marques intentionnelles. En particulier, le projet qui subordonne l'ensemble des choix linguistiques est de nature intentionnelle, c'est par exemple la finalité pragmatique perlocutoire de *faire rire* (Austin 1962, Searle 1969, 195, 1983 ; Felman 1980 ; Olbrechts-Tyteca 1974, Attardo 1998) qui sous-tend chaque détail du texte de Devos, et non, par exemple, un exposé sur la politique ou sur l'usage du lexème « rien ».
4. L'**acceptabilité** correspond à l'attitude réciproque du destinataire, lequel présuppose que le texte possède un sens pour l'émetteur, par exemple qu'il diffuse des informations ou poursuit un BUT, avoué ou non. L'évaluation de l'attitude du destinataire détermine nécessairement les choix linguistiques opérés à tous les niveaux, à commencer par la condition première pour la « réussite » (*felicity*) du texte qui nous occupe : l'offre contractuelle tacite d'un mode de communication qui est ici *non-sérieux* (« non bona-fide », Raskin 185 : 103) et qui lui-même constitue un sous-ensemble des genres comiques.
5. L'**informativité** concerne la manière dont l'information apportée par le texte est gérée par celui-ci, dans le double cadre de l'intentionnalité et de l'acceptabilité. Cette notion correspond à celle de *progression thématique* dans le modèle de Charolles (1978) : équilibre entre l'apport d'information nouvelle et répétition. On peut dire par exemple que le traitement opéré sur les *locutions* dans ce texte constitue une modification de leur valeur informationnelle, dont la notion d'**incongruité** rend compte efficacement. La fin du sketch propose avec ingéniosité un exemple d'énoncé dont l'informativité (apparente) est nulle.
6. La **pertinence** « concerne les facteurs qui assurent la pertinence d'un texte dans une situation d'énonciation », soit parce que ce texte réfère à cette situation, soit parce qu'il n'est interprétable que dans le cadre de celle-ci. On verra que des distinctions précises doivent être faites entre situation réelle et situation fictive, et qu'une part de la cohérence du texte résulte éventuellement d'une réduction des incohérences de surface par référence à une situation partagée (par exemple : /*les politiciens sont habiles pour parler sans rien dire d'important*/ pourrait être considérée en situation comme une paraphrase acceptable du texte de Devos).

7. L'**intertextualité** concerne le fait que « l'utilisation d'un texte donné est dépendante de la connaissance d'un ou plusieurs textes antérieurement rencontrés ». Cette propriété est clairement illustrée dans le texte de Devos qui constitue une évidence *parodie* de genres oraux typiques (la conférence, le discours politique...). Ainsi l'intertextualité concerne les problèmes posés par l'existence de « types » textuels ou discursifs qui surdéterminent les processus d'interprétation, ou de phénomènes complexes comme la *citation* ou l'*allusion* (Genette 1982, Compagnon 1979).

2.3) Un modèle dynamique du traitement du texte

La linguistique textuelle propose un modèle des dispositifs et opérations qui permettent de produire et d'interpréter les énoncés complexes. Le modèle proposé est modulaire (De Beaugrande et Dressler 1981 : 31-47). Le texte est traité par un ensemble de modules qui fonctionnent de manière articulée :

Les formes graphiques sont identifiées et interprétées par un *module de traitement grapho-phonétique* qui assure l'entrée des données dans le système de traitement. À ce niveau est assuré l'identification des unités graphiques à des niveaux qui varient entre l'unité graphique de base (le graphème, signe ou ensemble de signes doté d'une fonction) et ses combinaisons traitées globalement : morphèmes, mots, expressions. À ce niveau se situent des effets humoristiques très courants, qui sont à la base des jeux de mots sonores ou graphiques, des calembours, des contrepèteries, etc.

Le module suivant assure l'intégration des données grapho-phonétiques dans des *structures syntaxiques*, à des niveaux d'organisation superposés : dès le mot sont intégrés les morphèmes liés (affixes et bases, désinences), puis des relations s'établissent dans les syntagmes, dans la phrase, dans le texte... Ce module transforme les données linéaires de l'énoncé en une structure hiérarchisée, sous la forme d'un

graphe ordonné : la valeur de chaque constituant dépend de sa position dans le graphe. L'humoriste pourra là-aussi jouer sur les règles d'intégration de ce graphe.

Dans la phase suivante est établi le lien entre les unités porteuses de sens (les lexèmes) et les représentations stabilisées en mémoire. On passe alors du niveau de la cohésion essentiellement morphosyntaxique au niveau de la cohérence sémantique, et déjà on s'éloigne de la structure de surface de l'énoncé. C'est à ce niveau que sont traités ou produits les phénomènes comme l'équivalence sémantique, la paraphrase, la reformulation, la synonymie... et bien évidemment les phénomènes sémantiques proprement humoristiques comme les incongruités, les paradoxes, etc.

Toutefois ce traitement des données proprement textuelles se complète par la « diffusion de l'activation » dans le réseau des connaissances dont dispose le récepteur. Ces processus permettent de comprendre comment les lacunes informationnelles du texte peuvent être comblées, mais aussi comment les interprétations peuvent varier d'un sujet à un autre.

Le processus se poursuit par un travail d'organisation et de structuration de l'information qui réduit en permanence le volume des informations traitées et construit pas à pas un modèle condensé réduit à des configurations qui tendent vers l'élémentaire. Cette phase dite d'*idéation* permet les opérations de résumé, de court terme où sont effectuées toutes les opérations précédemment décrites (Delacour 1987). On se situe ici au point de contact entre linguistique et psychologie cognitive.

Au-delà et/ou parallèlement, le modèle intègre un calcul permanent sur les intentions du locuteur et sur la suite probable qui va être donnée à l'interlocution. Ici s'ouvre un autre seuil disciplinaire, entre linguistique et approches sociales des interactions, autour de la perspective pragmatique.

3) Étude du texte de R. Devos

3.1. De l'oral et de l'écrit

On soulignera ici que l'analyse présentée se fait à partir d'un texte écrit. Il s'agit d'un objet très différent de ce que pourrait être l'enregistrement audio et vidéo d'un sketch réalisée sur la scène. Or, c'est en situation de communication orale, et a fortiori dans une communication face à un public présent, que Raymond Devos pratique son art comique. Il manque donc une énorme partie des données qui constituent la réalité de la communication humoristique réelle : manquent en particulier toutes les données paraverbales (intonation, débit, accents, jeux phonétiques divers...) et non-verbales (mimique, gestuelle, postures...) ne sont donc pas prises en compte. On peut se demander dans quelle mesure nous ne sommes capables d'analyser la forme écrite du sketch que dans la mesure où nous avons l'expérience de la forme orale.

Mais par ailleurs il existe de nombreux exemples de formes écrites de l'humour, par exemple dans les romans, les articles humoristiques, les ouvrages spécialisés dans le genre du texte à visée humoristique, etc. On tiendra compte ici du fait que manque la dimension essentielle du travail de réception de ces écrits, sans lequel les effets humoristiques restent latents. De redoutables questions sont ici posées : les effets humoristiques que perçoit le lecteur et qui semblent caractériser ce texte sont-ils produits par des propriétés de l'énoncé que la transcription conserve ? Ou bien sont-ils liés à tous ces phénomènes spécifiques de l'énonciation « vivante », in situ, qui permettent au comédien de s'appuyer sur les effets latents dans le texte, voire de créer à partir d'un texte quelconque des effets humoristiques qui ne sont en rien « internes au texte »... Cela pose des problèmes de méthode qu'il ne faudra pas négliger.

3.2. Le niveau grapho-phonétique

Le texte de Devos ne propose pas de phénomènes humoristiques liés à ce niveau linguistique, ce qui est d'ailleurs tout à fait caractéristique de son propre style comique. D'autres humoristes font surtout appel au jeu de mots, au calembour, au double-sens, etc.

Pour mémoire, on rappellera seulement que ces niveaux élémentaires du traitement de l'oral ou de l'écrit ne sont pas uniquement le fait de mécanismes rudimentaires et automatiques. La perception de la trace graphique comme l'analyse du signal acoustique sont des processus complexes, dans lesquels le rôle du récepteur est important, comme le montre sa capacité à « combler » les bruits et les insuffisances du signal lui-même, qu'il arrive à percevoir et à traiter même s'il est très dégradé (bruit ambiant...).

En outre, c'est à ce niveau-là que s'ancrent les éléments décisifs qui fondent la signification : une altération minimale de la chaîne acoustique peut ainsi suffire à créer un changement de sens, à servir de point de départ à un calcul interprétatif. Bien des sketches sont basés sur une altération phonique élémentaire, qui en fournit le motif central.

3.3. Le niveau syntaxique

À ce niveau, les unités élémentaires sont regroupées en structures hiérarchisées, pour pouvoir être traitées efficacement. Il peut sembler en effet que ce découpage obéisse à des règles élémentaires qui permettent un découpage automatique de l'énoncé, soit sur la base de marques formelles de cohésion, soit sur la base de l'existence de structures « abstraites » que le récepteur plaque sur l'énoncé brut pour le segmenter. En réalité, le découpage syntaxique est l'objet d'un calcul parfois plus complexe, en particulier si s'ouvre la possibilité d'une ambiguïté, c'est-à-dire s'il existe plusieurs combinaisons syntaxiques également possibles pour un même matériau verbal.

Prenons un exemple dans le texte de Devos :

Car rien... ce n'est pas rien !

En réalité, un tel énoncé est susceptible d'être analysé syntaxiquement selon deux structures :

1. soit *X, ce n'est pas rien* (une seule variable, la seconde partie de la prédication pouvant être considérée comme une unité, une locution) ;
2. soit *X, ce n'est pas Y* (deux variables, reliées par une copule modifiée par la modalité négative).

La seconde structure est triviale ; on montre classiquement l'existence de la solution 1 en identifiant des énoncés où le syntagme *ce n'est pas rien* est lexicalisé comme un bloc morphologique invariable :

- *Les Américains, ce n'est pas rien !* et non : **Les Américains, ce ne sont pas rien*, à comparer avec *Les Américains, ce sont de grands enfants...* ou *ce sont pas des dégonflés...* (au choix...)

Dès lors, coexistent deux interprétations sémantiques de ce même énoncé :

1. [le contenu auquel réfère le mot rien est n'est pas sans importance = a de l'importance]
2. [le contenu auquel réfère le mot rien n'est pas le contenu auquel réfère le mot rien].

Dans les situations de communication non-humoristiques, de telles ambiguïtés ne sont pas identifiées, tant est fort le poids du contexte qui impose rapidement une solution ou une autre. Et lorsque l'ambiguïté demeure ou pose un problème interprétatif, il faut d'urgence que l'interaction revienne sur le segment ambigu pour le reformuler ou le réévaluer : l'ambiguïté est alors au pire un défaut de l'interaction, au mieux un simple malentendu transitoire. dans le cas de la communication humoristique, on voit bien que l'ambiguïté est recherchée, par la production d'énoncé intensément ambigu, mais plus encore, elle est maintenue et renforcée par la suite du discours.

Cette ambiguïté non résolue, tout à fait intentionnelle, constitue un procédé caractéristique de l'incongruité sous sa forme linguistique. Tout se passe comme si l'énoncé humoristique recherchait systématiquement de telles micro-incertitudes syntaxiques pour créer une tension entre deux interprétations, qui soit débouche sur une

résolution totale ou partielle (c'est le double-sens), soit sur une vraie impasse sémantique (c'est le non-sens). On retrouve ici des mécanismes proprement linguistiques pour produire les effets de tension-résolution dont parlent les modèles psychologiques de la réaction humoristique.

3.4. Le niveau sémantique et discursif : entre langage et cognition, l'interaction

On voit bien comment un modèle trop naïvement compositionnel du langage est ici mis en défaut par le travail du sens : il n'existe pas de fonctionnement linguistique totalement étranger à la dimension sémantique, ce que rappelle d'ailleurs depuis l'origine la fameuse image saussurienne de la feuille de papier : signifié et signifiant sont les deux faces d'une même réalité, sont co-définis.

De même que l'analyse grapho-phonétique s'appuie en réalité sur des informations sémantiques pour valider les analyses automatiques faites à bas niveau et en « combler les trous », de même que l'analyse syntaxique s'articule à l'interprétation sémantique pour décider dans les cas d'ambiguïtés, le traitement des marques formelles de la cohésion textuelle est adossé au traitement sémantique des « contenus », selon les règles de la cohérence.

L'énoncé est ainsi considéré non comme le contenant du sens, qu'il s'agirait seulement d'extraire, mais comme un ensemble d'instructions destinées à guider partiellement le travail interprétatif, les opérations cognitives (entre autres) qui précèdent, accompagnent et prolongent le traitement strictement formel de l'énoncé. Autrement dit, il existe une relative autonomie des opérations mentales à l'égard des formes linguistiques qui les sous-tendent sans les surdéterminer entièrement.

C'est ainsi que sont possibles des opérations complexes comme :

- la réduction continue du contenu de l'énoncé à une structure élémentaire, mémorisée en permanence, qui évolue au fur et à mesure de l'avancée du traitement linguistique, qui en est à la fois le résultat et la condition ;

– la possibilité de produire et de faire accepter des paraphrases de tout énoncé, de le traduire d'un système sémiotique à un autre, d'une langue naturelle à une autre, avec un degré d'acceptabilité suffisant.

Ce décalage entre les fonctionnements automatiques du traitement linguistique et la part de production du sens qui revient au récepteur introduit un « jeu » où la communication linguistique semble paradoxalement menacée par les pertes et les malentendus. C'est ici qu'il faut prendre en compte la nature interactionnelle du processus réel de construction du sens : celui-ci est en réalité une co-construction négociée, qui suppose un travail partagé entre les interlocuteurs, qui est manifesté par l'échange linguistique. Bien que cette interaction apparaisse masquée par la nature monologique du texte écrit, celui-ci intègre la place du lecteur-destinataire dans son projet.

Prenons pour exemple le début du texte :

Mesdames et messieurs, je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire...

relayé par d'autres indices :

Vous pensez... vous voudriez que... Eh bien non ! Mesdames et messieurs, vous n'avez rien à dire... Alors je vous pose la question, Mesdames et messieurs...

On reconnaît aux propriétés syntaxiques des interpellations, des pronoms personnels, des formes verbales, des questions dites « rhétoriques » car elles n'appellent pas de réponse... les caractères typiques d'un *genre interactionnel*, qui s'apparente à la conférence, au discours politique, etc. Il s'agit ni plus ni moins qu'une macro-structure codée, qui comporte par exemple un véritable macro-lexique d'expressions et d'énoncés, constitués dans nos habitudes linguistiques comme un vrai dictionnaire, ce qui fait qu'on pourrait imaginer une adresse presque entièrement constituée de ces formes ritualisées. C'est ce que fait en partie Devos, en multipliant de tels clichés discursifs : « je vous pose la question... », « vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n'ont rien à dire », etc.

Le repérage de ce genre discursif est nécessaire pour mobiliser les automatismes linguistiques que nous avons évoqués rapidement. Il correspond à des configurations de connaissance mémorisées à propos de ce genre, de ses formes typiques et des situations-types dans lesquelles il peut être rencontré. De même, les contenus sémantiques susceptibles d'être évoqués sont eux-aussi pré-constitués ; les psychocognitivistes ont développé plusieurs modèles de ces configurations : les *cadres* (frames) désignent les configurations de connaissances regroupées autour d'un concept central ; les *schémas* désignent les enchaînements temporels ou logiques d'événements ou de raisonnements ; les *plans* et les *scripts* sont des schémas relatifs aux actions, aux buts... (De beaugrande et Dressler 1985, Minsky 1975 ; pour une théorie des scripts appliqués à l'humour, voir Raskin 1985).

Ces configurations sémantiques pré-existent au texte et celui-ci les active ; mais dans le même temps, les informations apportées par les textes sont susceptibles de les réorganiser. La congruence entre les informations disponibles en mémoire et les informations apportées par les textes peut être plus ou moins problématique : un cas particulier de cette tension est celle que favorisent les textes humoristiques.

3.5. Tensions dans le processus d'interprétation : incohérence et incongruité

D'un point de vue dynamique, la progression le long du texte tend à intégrer les éléments produits par les données locales dans un double réseau :

- celui des données textuelles dans une configuration cohérente, « interne » au texte (l'univers du texte, textual word, Beaugrande et Dressler 1981 : 87) ;
- celui des calculs d'intentionnalité engagés par le lecteur, qui cherche à relier ce qu'il comprend du texte et de ses intentions avec ce qu'il peut en attendre.

Ainsi l'énoncé

je vous signale tout de suite que je vais parler pour

constitue un renforcement de l'hypothèse ouverte par

mesdames et messieurs

qui semblait évoquer le schéma de la conférence devant un auditoire non familier, dans un cadre un rien solennel. Ce script comporte une composante initiale [introduction] voire même [autojustification], qui semble le lieu d'une triple contradiction :

- sémantique et cognitif, par l'exclusion des valeurs de « je vais parler » et « ne rien dire » ;
- pragmatique, par l'irrespect des « lois de conversation » (Grice 1975).

Le procédé est récurrent :

Vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n'ont rien à dire et qui le gardent pour eux ?

Contradiction interne dans cet énoncé entre /rien à dire/ et /le garder pour eux/ qui présuppose que « le » réfère à quelque chose de significatif.

Eh bien non, mesdames et messieurs, quand je n'ai rien à dire je veux qu'on le sache !

Encore une contradiction interne, qui joue sur la même absurdité /je dis que je n'ai rien à dire/ mais qui se double d'une incongruité logique lors de l'enchaînement des énoncés : la réponse à la question semble conforme aux lois rhétoriques du genre, tout en renforçant l'effet de langage à vide.

Ainsi par la suite :

vous n'avez rien à dire -> on en parle, on en discute
de quoi allons-nous parler => de rien, de rien

On peut utiliser le modèle de Raskin (1985) selon lequel un texte est humoristique si et seulement si :

- deux « scripts » (configurations de représentations partagées) se trouvent actualisés dans un même énoncé ;

- ces deux scripts sont totalement ou partiellement superposables (overlapping), c'est-à-dire qu'une part de cette configuration sémantique leur est commune ;
- ils sont cependant sémantiquement opposés (oppositeness) ou exclusifs dans un même contexte : impossibilité empirique, irrégularité logique, non-conformité pragmatique (c'est le cas ici), etc.

Par ailleurs, tous les mécanismes linguistiques restent valides, ce qui permet d'identifier trois macro-énoncés correspondant aux trois parties du texte :

1. je vais parler pour ne rien dire
2. rien ce n'est pas rien
3. parlons de la situation sans préciser laquelle.

On pourrait montrer par une analyse précise que chaque partie du texte développe ainsi une figure sémantique, un ensemble limité de concepts reliés, que ces énoncés paraphrasent à peu près. Une telle contradiction interne n'est pas recevable, à moins de sortir des modes d'interaction standard pour accepter le mode humoristique.

3.6. Intentionnalité, acceptabilité, pertinence : rémanence ou réduction de l'incongruité ?

Cette tension sémantique, entre plusieurs interprétations exclusives et imposées par les routines linguistiques de bas niveau (syntaxe et sémantique) constitue dans les situations ordinaires une cause de rupture du contrat interlocutif ou simplement une cause d'échec. L'acceptabilité du texte est donc menacée.

La réussite de l'interaction manifeste que le calcul interprétatif est plus complexe, puisqu'il intègre ce premier niveau dans un second. En réalité, la situation d'énonciation est double. Au premier niveau, on se situe dans une situation fictive où un orateur s'adresse à un auditoire dans des conditions indéterminées. Au second niveau, la situation réelle où un comédien, qu'on sait être un humoriste, « joue » à être cet orateur comme nous jouons à être cet auditoire.

C'est l'existence de ce cadre réel qui déréalise la situation fictive, et permet de basculer vers ce que Raskin appelle un « mode non sérieux » (non bona fide) où l'on reconnaisse l'intentionnalité humoristique, qui se présente par élimination et comme alternative à d'autres ajustements : considérer que l'interlocuteur est un fou, qu'on en comprend rien, etc.

On pourrait considérer alors que l'impasse communicationnelle fictive se réduit à la reconnaissance d'une absurdité intentionnelle ludique, qui se dénouerait alors dans le rire (reconnaissance d'une tension devenue inutile et libération de cette énergie). Mais le fait que l'interprétation des textes soit un processus interactif ne permet pas une fermeture des mécanismes linguistiques pour arrêter le sens.

La paraphrase initiale du texte de Devos pourrait être :

je suis un conférencier et je m'adresse avec conviction à un auditoire pour ne rien lui dire

Une telle situation, située dans l'« univers du texte », ne manque pas d'être reprise et poursuivie dans l'univers interlocutif réel. C'est alors le genre même qui fait l'objet d'une proposition d'évaluation qui rendrait à l'interlocution une fonction pragmatique positive : la paraphrase deviendrait alors

comme certains conférenciers, je parle pour ne rien dire

et même plus précisément :

comme certains hommes politiques, je parle pour ne rien dire, je suis un phraseur.

En se déplaçant dans une perspective encore plus générale, on pourrait aller jusqu'à voir dans le sketch une démonstration philosophique sur le caractère factice de la communication humaine en générale, présentée comme une forme vide :

Moi Devos, j'affirme que tout discours se réduit à une apparence de cohérence...

C'est ainsi que le discours lui-même devient objet de fiction dans la « représentation » comique : placé devant un énoncé qui multiplie à plaisir les formes d'irrégularité, le spectateur ou le lecteur est amené soit à accepter cette irrégularité comme la finalité du discours (absence de résolution), soit à rechercher ailleurs, dans un calcul de plus en plus éloigné des données linguistiques, de plus en plus extrapolé, une « résolution », c'est-à-dire une signification positive.

Conclusion : ambivalence résiduelle

Toutefois, ces interprétations sont *calculées* et *indirectes* : nous ne disposons pas d'indices pour les valider. Ce qui demeure au premier plan, c'est les marques de l'incohérence et de l'incongruité, dont la matérialité est résistante. À la limite, l'intention même de l'auteur-comédien n'est pas d'un grand secours : le commentaire de l'auteur sur ses intentions s'il permet de rassurer l'interprète sur son calcul interprétatif, ne constitue pas une garantie définitive ni une interdiction d'interpréter.

Le discours humoristique produit des objets sémantiquement ambigus en pratiquant des irrégularités plus ou moins spectaculaires par rapport à nos habitudes linguistiques, sémantiques, pragmatiques. Cette ambiguïté est telle qu'elle suspend, ralentit ou perturbe les processus usuels de traitement des ambiguïtés. Le degré de cohérence demeure malgré tout au-dessus d'un certain *seuil quantitatif et qualitatif* qui pourrait faire l'objet d'une évaluation empirique (cf. Chabanne 1986) : on pense ici à des phénomènes comme ceux de l'illusion d'optique et autres figures ambiguës dans le cadre d'une psychologie de la Forme.

L'exemple est sensible dans la seconde partie du texte :

La preuve, c'est que l'on peut le soustraire. Exemple : Rien moins rien = moins que rien. Si l'on peut déjà trouver moins que rien, c'est que rien vaut déjà quelque chose. // On peut déjà acheter quelque chose avec rien / pour rien / deux fois rien / c'est trois fois rien »etc.

Il n'y a pas ici pure incohérence, enchaînement absolument désordonné d'énoncés. L'effet humoristique suppose plus que cela, à savoir une *pseudo-logique* (Ziv) qui donne un instant *l'impression persistante que cela n'est pas absurde*, qu'il y a quelque chose à comprendre, ou au moins à interroger.

Sur le plan linguistique, cette intuition est difficile à décrire : d'une part, les apparences d'un discours logique du genre « raisonnement » sert de cadre général. Les arguments intermédiaires, sur lesquels s'appuie le raisonnement pour avancer (les prémisses) sont logiquement hétérogènes et irrecevables, comme dans les paralogismes classiques. En particulier, la confusion est permanente entre sens propre des composants isolés et sens figuré des locutions. La logique locale de chaque énoncé est contredite d'une part par une logique générale du dictionnaire des locutions, et d'autre part par nos connaissances empiriques. Les unes et les autres, cependant, ne réduisent pas à néant l'effet de « sens artificiel » produit par le texte.

Le texte de Devos constitue une exploitation contrôlée des failles des ambiguïtés et des faiblesses du langage, à savoir du fait que le langage n'est pas un langage formalisé. En échange, il oblige le linguiste :

– d'une part, à la mobilisation de tous les outils descriptifs de son domaine théorique, que le texte humoristique sollicite et excède. La fermeture épistémologique initiale de la linguistique, qui consistait à exclure les problèmes de sens, la question de l'implicite, de la référence et de la cognition, vient buter sur le premier texte humoristique venu. Ainsi il n'est plus possible de décrire l'énoncé humoristique comme une forme autonome : on est contraint d'y voir la trace d'un processus, une dynamique.

– d'autre part, à une collaboration avec d'autres disciplines, comme les sciences de la cognition, mais aussi l'anthropologie et les sciences sociales.

Les textes humoristiques constituent avec d'autres pratiques linguistiques comme la littérature, les formes les plus complexes que peuvent prendre les interactions verbales. Ils sont donc sources de multiples difficultés théoriques, que complique encore la nécessité de faire contribuer à son éclairage différentes disciplines hétérogènes. C'est pourtant là un défi passionnant pour les chercheurs, et un intéressant prétexte à méditation épistémologique.